

Michel Chaillou excelle à rendre présents les beaux personnages qu'il a connus et aimés. Ce familier des poètes insoumis ne nous cache pas vers qui vont ses inclinations : les marginaux, les errants, les instables, les irréguliers, ceux qui battent leurs propres sentiers, qui aiment à tout vent, qui aiment la musique, les grands chemins, la mer et les livres, et qui aiment aimer.

Vous n'oublierez pas l'oncle boiteux, mais si léger quand il chevauche les notes de sa guitare, les grands-parents humbles et magnifiques, ou cette autre grand-mère qui pousse la goulante et taquine la *fillette*, que la société réproouve hautement et qui s'en fout. Quant aux rangés, aux assis, aux confits dans les certitudes, aux faiseurs de morale et donneurs de leçons, ils ne sont là que comme les points fixes, ou les corps morts, par rapport auxquels se lit la course des autres, leur bougeotte si vive. Deux personnages se détachent : celui de la toute jeune mère, femme fatale, femme enfant, d'un charme à quoi nul ne résiste – et surtout pas elle-même, qui ne se lasse pas d'en éprouver les pouvoirs, dût-elle s'y brûler. Et celui d'un adolescent, son fils, pris dans la « tourmente de l'Histoire », et qui tantôt la survole grâce aux pouvoirs de l'imaginaire, tantôt se plonge sans trop de mal dans un temps dont les désordres s'accordent avec son appétit d'imprévu, tantôt subit de plein fouet la cruauté des adultes et voudrait mourir.

Découvrir Michel Chaillou c'est découvrir une écriture étonnante. Car il n'écrit pas ses livres en français : il les écrit en Chaillou. Une langue baroque, frénétique et ciselée, usant de toutes les ressources de la rhétorique. Michel Chaillou était dans son écriture, dans la langue qu'il s'est forgée : s'il crée des mots, c'est que jamais il n'a pu se satisfaire de ceux qu'il a trouvés dans des livres. S'il fait cavalcader et rebondir les mots, comme mus par la seule force de leurs sonorités, c'est qu'il est de la race des jongleurs, des bohémiens, de ceux qu'on appelait jadis des Égyptiens, et qu'il vénère dans l'exacte mesure où les bien-pensants les réprouvent. Un titre de Michel Chaillou semble décrire l'écrivain qu'il est : un « Matamore ébouriffé ». Matamore parce qu'il se crée, dans le langage, un univers à la mesure de ses rêves, où se réfugier devant la médiocrité du monde. « Ébouriffé », parce que la chevelure de Michel Chaillou est touffue comme le langage qu'il porte, rebelle à la loi du peigne et insolemment dressée contre toute forme d'oppression en deux mots, aussi libre et féconde que son écriture.

**Jean-Louis Bailly,
le 20 avril 2006**